L'AMI DU CLERGÉ

REVUE

DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLESIASTIQUES

CINQUANTE-SIXIÈME ANNÉE (6e Série)

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE

DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON — ECRITURE SAINTE
PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE

TOME CINQUANTE-SIXIÈME
(Janvier à Décembre 1939)

LANGRES
Imprimerie de l'*AMI DU CLERGÉ*, 4, rue Claude-Gillot

MCMXXXIX

56e ANNÉE (6e SÉRIE) — N° 44-45 — 18 SEPTEMBRE 1947

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

F.-M. CATHERINET
Ancien Supérieur du Grand Séminaire de Langres
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. La campagne de Russie vue de Berlin. — II. Les premiers craquements. — III. La campagne du Caucase ; Stalingrad. — IV. Après le débarquement d'Alger. — V. Vains efforts de l'Italie pour se décrocher. Commencement de la débâcle. — VI. L'âme musulmane. VII. Le scorpion. — VIII. L'univers en expansion, d'après le chanoine Lemaître.

I

C'est un attaché de l'ambassade italienne à Berlin, Léonardo Simoni, qui nous donne le « film » de ses remarques et impressions, durant la campagne de Russie, dans la *Revue de Paris*, de juillet et d'août 1947. Il n'est pas facile de résumer un tel texte, et cependant les conséquences de cette campagne de Russie ont été si graves, qu'il y a intérêt à noter, avec l'observateur italien, les traits essentiels que peut-être retiendra l'histoire.

Cela commence au dimanche 22 juin 1941. L'ambassadeur italien, Alfieri, a été appelé, à trois heures et demie du matin, par Ribbentrop. Il revient, très ému.

« Ribbentrop, nous conte-t-il, avait reçu, quelques instants auparavant, Dekanozof qui s'attendait tout au plus à une énergique protestation et non pas à la déclaration de guerre, mais il se serait comporté avec beaucoup de dignité. Les opérations militaires ont déjà commencé, ce matin, à trois heures sept. »

Date mémorable. Immédiatement, Ribbentrop fait une conférence de presse. Les journalistes accourent, malgré l'heure matinale : cinq heures trente.

« Ribbentrop, très pâle et visiblement las, lit une interminable note allemande. De temps à autre, il commet un lapsus. A un certain moment, au lieu de « documents trouvés durant l'occupation de la Yougoslavie », il lit : « durant l'occupation de l'Angleterre » et, en dépit de l'ironique murmure général, il ne rectifie pas. »

Pendant ce temps, Alfieri a téléphoné à Rome. Au bout du fil, ce n'est pas Ciano, mais Anfuso, qu'il informe de l'événement. Mais Anfuso, encore à moitié endormi, lui répond qu'il le savait déjà. Et il ajoute : « Cette fois encore, nous avons été informés après coup. »

Cette petite notation souligne l'irritation de l'Italie d'être toujours à la remorque de l'Allemagne et de n'être jamais traitée en associée mais en servante. Cependant, elle suit toujours ses maîtres et Ciano téléphone vers neuf heures qu'à son tour l'Italie a déclaré la guerre à la Russie.

Deux traits vont marquer les premiers jours de la formidable campagne : 1° une propagande effrénée menée par Gœbbels, sur le thème de la croisade pour la défense de la civilisation chrétienne. Mensonge insolent, comme l'insinue le passage suivant du journal :

« *Samedi* 28 *juin* (1941). — Gœbbels mène, avec une véhémence et une persévérance tout à fait teutoniques, la campagne préparée depuis longtemps, en vue de galvaniser l'Allemagne et l'Europe, à l'idée de « croisade » contre la Russie soviétique. Aujourd'hui les journaux attaquent le thème de la « défense de la chrétienté ». (Hier, la police a chassé, sans aucun motif, les religieuses du Sacré-Cœur de leur couvent et leurs biens ont été confisqués). »

2° L'autre trait de ces débuts de campagne, en dépit des bulletins de triomphe annonçant des avances « spectaculaires » et des chiffres imposants de prisonniers, c'est une sourde inquiétude allemande. L'immensité de la Russie est le principal obstacle. Visiblement le souvenir de Napoléon hante les esprits en Allemagne. Lisez cette note, pour le *mardi 1er juillet* :

« Riga et Lemberg sont entre les mains des Allemands. Les troupes du Reich sont sur la Bérésina. Et pourtant, l'Etat-Major ne semble pas satisfait : les officiers constatent avec inquiétude que la retraite russe ne prend pas l'aspect d'une fuite précipitée, mais plutôt celui d'une manœuvre stratégique, qui est loin d'être désordonnée. Ils craignent que leurs calculs, prévoyant l'anéantissement de l'ennemi en dix semaines, ne s'avèrent pas très justes. »

Même note, quelques jours plus tard. L'attaché se trouve à un déjeuner, le 4 juillet, auprès du ministre Todt, le créateur des autostrades et de la ligne Siegfried.

« C'est un bel homme d'une quarantaine d'années, grand, brun, robuste, au visage ouvert, au regard vif. Il parle de la campagne de Russie avec hésitation et avec des réticences inattendues. Il ne peut pas comprendre comment l'armée soviétique peut manœuvrer sur des voies de communication en si mauvais état. Evidemment, observe-t-il, nous nous trouvons devant des soldats qui dépendent beaucoup moins que les Allemands des services de l'arrière et qui font la guerre sans se préoccuper des pertes et des erreurs de tactique. C'est un fait auquel on n'avait pas pensé et dont il faut tenir compte. »

La Russie a donc pour elle des facteurs imprévus et cependant inscrits dans sa géographie et son histoire : un courage fanatique chez les soldats, un espace presque illimité pour manœuvrer, sans tenir compte du terrain perdu, des soldats en nombre pratiquement inépuisable. Les Allemands sont frappés des pertes considérables qui leur sont infligées.

Et voici, le dimanche 13 juillet 1941, le défilé à Vienne des premières troupes italiennes, arrivant à la rescousse des « croisés » allemands. Alfieri s'y est rendu, pour l'occasion ; son attaché ne cache

pas l'impression détestable que lui cause le défilé. Il est franc et triste dans le passage suivant :

« Nos soldats n'ont pas très fière allure : ils sont sales, mal équipés et surtout mal encadrés et très mal armés. S'ils doivent vraiment combattre contre une armée moderne telle que se révèle l'armée russe, ils se trouveront rapidement en mauvaise posture. Nous en avons le cœur serré.

Alfieri, qui veut toujours être le premier à faire preuve d'enthousiasme (officiel), a demandé à un général allemand : « Mais, ces soldats arriveront-ils à temps pour prendre part à une bataille ? »

L'autre l'a regardé en écarquillant les yeux et lui a demandé : « Est-ce là votre seule préoccupation, Monsieur l'ambassadeur ? »

En cours de route, les Italiens déjeunent chez le fameux Baldur von Schirach, gauleiter de Vienne. Cela nous vaut ce portrait à la Guicciardini :

« C'est un jeune homme souriant, blond et équivoque, au regard langoureux, qui a toutes les apparences caractéristiques du pédéraste. Sa femme, fille de ce fripon qu'est le photographe officiel du Führer, — il a su faire une industrie de sa fonction, — est une petite bourgeoise cancanière, capricieuse et sotte. Ils vivent dans l'immense et magnifique villa Rotschild, environnés d'un luxe effréné, et révérés comme des souverains par un nombre impressionnant de « lieutenants », éphèbes assez équivoques, en brillants uniformes. La Gauleiterin ne cesse d'énumérer toutes les richesses dont elle dispose : « J'ai dix tableaux hollandais... J'ai soixante paires de souliers... J'ai douze domestiques... » Mais elle semble surtout fière de l'incroyable quantité de crème qu'elle réussit à avaler. Il paraît qu'elle détient, dans ce domaine, un véritable record... Au moment où nous allons prendre congé, on ne trouve plus la maîtresse de maison. Grande agitation. On finit par la découvrir au buffet, avec une amie. Elles étaient allées s'attribuer une portion supplémentaire de crème, en cachette. Nos hôtes trouvent l'aventure fort divertissante... »

Cependant, au front russe, tout ne marche pas aussi bien qu'on le voudrait. L'ennemi se bat bien. Il recule toujours, mais en se décrochant suivant toutes les règles de l'art. La campagne que l'on voulait et espérait courte : trois mois au plus, sera longue. Que sera l'hiver en Russie ? L'armée russe n'est pas anéantie, bien loin de là. L'objectif que s'était fixé l'Etat-Major n'est donc pas atteint. Et tous les jours on apprend des morts parmi les grandes familles allemandes. D'autre part, bien loin dans l'ouest, il se produit quelque chose d'anormal. On note avec inquiétude en Allemagne, les mouvements des Américains « qui occupent tranquillement tous les points stratégiques de la périphérie, à commencer par l'Islande, se préparant ainsi a établir l'encerclement continental tant redouté. »

Et cependant, ils ne sont pas en guerre !

Ce qui ne marche toujours pas très bien, c'est la coopération germano-italienne.

«*Lundi* 21 *juillet* (1941). — La très faible activité de notre diplomatie, dans le domaine allemand, se concentre sur deux questions : attitude allemande envers la France et situation en Croatie. Les Français ont envoyé à Berlin un memorandum dans lequel, paraît-il, ils demandaient à l'Allemagne de garantir l'intégrité de leur empire colonial. L'*Auswærtiges Amt* — Ministère des Affaires étrangères — ne nous en a pas informés et paraît mécontent quand nous demandons à être mis au courant. Il refuse et déclare simplement que d'éventuelles discussions avec Vichy auraient seulement pour objet des modifications secondaires et partielles à la convention d'armistice. Nous faisons remarquer que nous serions heureux nous-mêmes de faciliter la tâche du Gouvernement français. Alors l'ambassadeur Abetz fait appeler Alfieri et lui déclare qu'il ne faut rien accorder aux Français qui, « à commencer par Pétain, sont tous des traîtres ».

Nos « collaborationnistes » étaient donc, à Berlin, jugés comme peu sûrs, et l'on savait qu'ils restaient tout de même attachés avant tout aux intérêts de leur pays. C'est une chose qu'il ne faudrait jamais perdre de vue.

Cinq semaines ont passé depuis la déclaration de guerre à la Russie. C'est court, en somme ; mais c'est long toutefois pour les théoriciens de la *Blitzkrieg*, la « Guerre-éclair ». En vain, la propagande se livre-t-elle à de violentes attaques contre Roosevelt et — pour changer — contre les Juifs, en vue de détourner l'attention du pays. Toutes les pensées vont vers le front de l'est. On est terrifié par les nouvelles qu'apportent les permissionnaires et par les avis de décès de plus en plus fréquents.

« Le fait est que, pour la première fois depuis 1939, une campagne n'a pas abouti à l'anéantissement immédiat de l'adversaire, à la victoire obtenue au prix de pertes légères. Pour la première fois, un adversaire tient tête à la Wehrmacht. Et c'est comme si ce peuple s'éveillait, après un beau rêve, à la réalité tant redoutée. En face de cette situation, quelle est l'attitude des « experts » ? Ils sont irrités parce que leurs plans n'ont pas abouti à un succès immédiat. A voix basse, ils accusent le Führer d'être le principal responsable des échecs, pour avoir imposé des manœuvres qui n'étaient pas nécessaires et avoir même parfois commis des bévues. Quoi qu'il en soit, ils se déclarent absolument sûrs de la victoire qui sera obtenue à la suite d'un « écroulement » inattendu de toute l'armée russe, à un moment donné. J'ai l'impression que cette certitude est le fait de la logique teutonique, qui calcule tout et prévoit tout, sans tenir compte des impondérables, c'est-à-dire justement de ce qui exerce, au moment décisif, une influence déterminante. »

L'assurance des Allemands reste donc toujours la même. Ribbentrop, dans un entretien avec Alfieri, consent toutefois à admettre que la guerre en Russie pourrait se prolonger un an au moins. Il annonce que le Japon va entrer en ligne aux côtés de l'Axe, et comme Alfieri demande des précisions, il se borne à répondre :

« — Pour le moment, je ne puis vous le dire. Vous en serez informés en temps opportun. »

Par contre, sur un détail en somme secondaire, une rectification de ligne d'occupation en Croatie, les Italiens se heurtent chez leurs alliés à une intransigeance froide et brutale.

Ils n'admettent pas davantage que l'on puisse vanter la part prise par les Italiens à la guerre en Russie :

« Il paraît que notre corps expéditionnaire serait en ligne, mais nul n'en entend parler. Le commandement allemand a demandé directement à Rome que notre bulletin ne mentionne pas les faits d'armes de nos soldats, et, naturellement, notre Gouvernement a accédé à cette absurde requête. »

Nous arrivons à la fin de septembre. Un gros problème se pose aux Allemands. Ils ont occupé Kiev, capitale de l'Ukraine, le 19 septembre. C'est un brillant succès ; mais comment l'interpréter ? Est-ce une simple faute de tactique des Russes qui a amené cette grande victoire ? Est-ce au contraire le commencement de cet écroulement sur lequel on

compte en haut lieu ? S'il ne s'agit que d'une erreur de Budienny, il convient de souffler un peu, de prendre ses quartiers d'hiver, de tout préparer pour la campagne du printemps. Mais si l'écroulement est à portée de la main, s'il n'y a plus qu'un coup de bélier à donner, il ne faut pas perdre une si belle occasion. Les avis sont partagés. Les militaires se montrent circonspects et mettent en évidence les dangers d'une nouvelle offensive, à la veille de l'hiver. Durant quinze jours, les discussions se font orageuses entre les politiques et les militaires. Finalement, les maréchaux s'inclinent devant la volonté du Führer. C'est alors que s'accomplit le dessein secret de la Providence ! Il y a toujours des inconnues où la science des hommes est courte. Les anciens avaient trouvé l'excellente formule restée classique : *Quos vult perdere Jupiter dementat !*

« *Jeudi 2 octobre* (1941). — Après de longues discussions, qui ont souvent manqué de sérénité, les maréchaux ont fini par céder à la volonté du Führer et aujourd'hui commence la nouvelle offensive. Les divisions blindées Guderian et von Kleist — les deux seules sur lesquelles la Wehrmacht puisse compter après les pertes subies au cours de l'été — partant de la région de Konotop marcheront en direction de Kursk-Moscou, tandis que les armées du sud pointeront sur Karkov et Rostov. Nul enthousiasme à l'Etat-Major. Tous se montrent quelque peu sceptiques quant aux possibilités d'un succès définitif. Ils comptent cependant pouvoir s'établir, grâce à des succès partiels, sur une ligne qui garantirait à l'armée un hiver tranquille. Un ordre du jour du Führer, publié ce matin, avec une solennité inaccoutumée, annonce au contraire « le début de la dernière bataille décisive » sur le front oriental.

Mais tout se passe autrement que l'on n'avait cru. La grande offensive semble tomber dans le vide. Les Russes savent que l'hiver est leur auxiliaire le plus précieux. Ils ont pris le large. On avance sans réussir à les accrocher. On gagne sans doute du terrain, mais ici le terrain ne compte pas. Les lignes de communication s'allongent, des partisans agissent à l'arrière des Allemands.

Au *dimanche 5 octobre*, le journal de Simoni rapporte un incident banal en soi, mais à propos duquel on songe invinciblement au proverbe : *In vino veritas*. Le ministre italien Bottai visite quelques villes d'Allemagne. Il est reçu partout avec des honneurs officiels, et c'est alors que se produit l'épisode comique suivant :

« Au cours d'un banquet à Weimar, le ministre allemand Rust, qui avait bu plus que de raison, s'est mis tout à coup à crier : « La Russie finie, le Führer dira : fini Mussolini ! » Froid général. Les collaborateurs de Rust s'efforcent de réparer la gaffe vraiment inconcevable de leur chef : « Mais non, mais non... Le ministre Rust voulait dire que le Führer annoncerait la fin de Staline... » Mais, avec l'entêtement des ivrognes, Rust insiste : « Ce n'est pas cela... il n'est pas question de cela... Je sais ce que je dis... Le Führer enverra une lettre à Mussolini et lui dira : maintenant, ton tour est venu... Réglons un peu les comptes... Mussolini, *kaput...* » et il riait comme un fou, en donnant de grandes bourrades à Bottai. Cet incident serait de peu d'importance s'il ne s'ajoutait pas à toute une série d'étranges révélations, qui nous parviennent d'une source inattendue, mais, sans aucun doute, bien informée. L'Etat-Major mettrait au point en ce moment un plan d'action qui nous concerne. Le plan s'appelle « Walkyrie ». On le tient, pour le moment de côté, mais on en prévoit l'application dans un avenir assez proche. »

Les Allemands se méfiaient des Italiens, comme ils se méfiaient de tout le monde — et c'était le châtiment même de leurs mensonges et de leurs crimes. — Ils avaient donc décidé d'assaillir l'Italie, de faire arrêter le roi et le prince de Piémont, de soumettre tout le pays à la Gestapo, de réduire Mussolini à un rôle purement nominal, et de confier tous les pouvoirs, sous le contrôle de la Gestapo, à Farinacci. L'ambassadeur Alfieri était au courant de ce plan, mais se réservait de le révéler de vive voix à Mussolini, n'osant en faire l'objet d'un rapport. On voit le genre d'union qui existait au sein de l'Axe.

Dans les premiers jours qui suivent l'offensive Guderian du 2 octobre, les Allemands encerclent deux armées adverses. Aussitôt, les politiques de chanter victoire, tandis que les militaires déclarent que le gros des forces russes est intact, que nul ne vient au secours des armées encerclées, preuve que l'on préfère attendre les Allemands sur d'autres positions. Mais la propagande allemande a besoin de frapper l'opinion. Il ne faut pas que le peuple allemand sache que l'armée russe est intacte. Il est nécessaire de lui faire oublier le cauchemar d'une campagne d'hiver en Russie, de lui faire accepter l'énormité des pertes subies, de lui faire entrevoir la fin de cette guerre toute proche. Au point de vue international, on vise aussi ou à préparer une paix de compromis, consacrant les victoires allemandes, ou si cela est impossible, à préparer et organiser l'Europe conquise de telle façon qu'elle puisse résister indéfiniment aux épreuves venant du dehors.

« Il n'y a aucun doute qu'à l'heure actuelle — 10 octobre 1941 — le plus grand désir de la nation et plus encore des milieux responsables allemands est de conclure une paix de compromis avec les Anglais. On espère — et Funk l'a encore dit, hier soir, à Alfieri, — qu'une fois la Russie écrasée, les Anglais se rendront compte de l'inutilité de la lutte et demanderont eux-mêmes à signer la paix. »

L'Etat-Major allemand toutefois était furieux de cette propagande, plus nuisible qu'utile aux opérations militaires, préparant de graves déceptions et, par suite, de grands découragements, parmi les soldats.

De fait, la lutte devient de plus en plus rude, l'hiver et le mauvais temps se font sentir. L'Etat-Major estime que le moment serait venu de s'arrêter et de prendre les quartiers d'hiver, mais le Führer a tant chanté victoire ! Il est lié par ses propres vantardises, il lui faut aller de l'avant. Ses bulletins de victoire sont un boulet de servitude. Et l'on pense toujours à Napoléon, pour qui ce fut exactement la même chose, 130 ans plus tôt. Hitler malmène donc ses maréchaux. Il impose encore une fois sa volonté. Il lui faut Moscou avant l'hiver ! Ce serait un nom si glorieux à jeter au monde ! Cela aurait si grande importance pour la politique internationale ! Et une fois de plus les maréchaux s'inclinent et c'est le malheureux soldat allemand qui paie. Une fois de plus, aussi, le vers classique revient à la mémoire : *Quidquid delirant reges plectuntur Achivi !*

II

Premier craquement, dans la machine de guerre allemande.

« *Mercredi* 10 *novembre* (1941). — Le général Udet, directeur responsable des constructions aéronautiques, s'est tué hier. C'était un des derniers survivants de l'aviation de la guerre 14-18 : un individu sympathique, petit, guilleret et très intelligent, qui n'avait pas sa langue dans sa poche. Très bon caricaturiste, il possédait un album secret dans lequel son ami Gœring et le Führer lui-même étaient joliment accommodés. Ce suicide, que les autorités nazies ont tout fait pour camoufler en « mort héroïque, au cours de l'essai d'un nouvel appareil », a laissé tout le monde fort perplexe.

L'attaché italien de l'air a fait une enquête et a réussi à découvrir des éléments intéressants et assez importants quant au jugement qu'ils permettent de porter sur la situation actuelle. Udet avait été mis à la tête de la production aéronautique avant qu'éclatât le conflit. Il avait donc élaboré les plans de construction sur la base des nécessités d'une guerre de courte durée : nombreux appareils au début, production intense pour une période déterminée et assez brève, aucune prévision — ou presque — concernant la continuation de constructions intensives. Le conflit, cependant, n'a pas « obéi » aux directives du Führer et il a pris, désormais, toutes les caractéristiques d'une longue guerre. En outre, c'est maintenant une guerre aux deux fronts. Comme tous les autres plans de guerre, ceux de l'aéronautique ont dû, en conséquence, être remaniés. Udet aurait courageusement démontré l'impossibilité de procéder, en pleine guerre, à une transformation aussi radicale, il aurait surtout insisté sur l'extrême difficulté qu'il y aurait pour l'Allemagne, à obtenir, même en un nombre assez appréciable d'années, une augmentation de production capable d'équilibrer la croissante production ennemie. Peu de jours après cet exposé il fut limogé. Hier matin, il s'est tué. »

C'était là un événement tenu soigneusement hors de la curiosité du public. Mais déjà, dans les hautes sphères dirigeantes nazies, de sinistres prévisions s'infiltraient. Malheureusement pour le nazisme — mais heureusement pour le reste du monde — le génie de la démesure ou si l'on préfère, le démon de l'orgueil n'en était pas affecté. C'était le temps où l'on discutait autour de Hitler, sur le sort des pays conquis à l'est. Qu'allait-on faire pour la Pologne, pour l'Ukraine, pour les pays baltes, que l'on venait d'enlever aux Russes ? On avait beaucoup parlé de *libération*, pour tous ces peuples. Absolument comme plus tard l'U. R. S. S., en refoulant le nazisme, allait en parler à son tour ! Libération ! libération ! Que de crimes on commettra en ton nom !... Dans l'entourage de Hitler, des voix s'élevèrent, paraît-il, pour le bon sens et la justice, qui auraient, du reste, été la meilleure politique : on pouvait gagner le cœur des populations arrachées au joug soviétique, par des concessions libérales. Ce fut Rosenberg, l'un des plus tristes confidents de Hitler, qui proposa le parti tout contraire : faire des pays conquis un vaste gouvernement, qui lui serait confié à lui-même, et qu'il se chargerait d'exploiter à fond au profit de l'Allemagne. Simoni avait écrit au 30 juillet 1941 :

« Rosenberg, représentant du pangermanisme le plus enflammé, démontre au Führer la nécessité d'imposer à toutes les terres orientales occupées une espèce d'administration coloniale et de les soumettre à une exploitation intensive par des méthodes de violence. »

Puis, il revient là-dessus au 20 novembre, en disant :

« C'est naturellement Rosenberg qui a gagné, en ce qui concerne le gouvernement des territoires russes occupés. Toute idée d'indépendance ou seulement d'autonomie des Pays baltes et de l'Ukraine a été définitivement écartée ; on a fait disparaître silencieusement les chefs des mouvements d'indépendance. Ces malheureux pays seront soumis à une espèce d'administration coloniale dirigée par Rosenberg lui-même, avec un ministère et une bureaucratie purement allemands, qui auront pour but l'exploitation intensive de leurs ressources et pour instrument la terreur. »

L'Italie, alliée et collaboratrice de l'Allemagne, n'avait aucune part aux bénéfices éventuels de l'opération. Les Allemands ne perdaient du reste aucune occasion de l'humilier en lui faisant sentir sa subordination. Simoni écrit, par exemple, au 26 novembre 1941 :

« Le ministre Ciano est arrivé à Berlin pour renouveler le pacte anti-Komintern. Les représentants des autres pays signataires sont arrivés aussi et la ville est plus animée qu'à l'ordinaire. On a donné à la cérémonie une extraordinaire solennité. Ribbentrop a prononcé un long discours qui voulait être une invitation, sinon un hymne, à une active coopération européenne et qui avait plutôt l'air de l'ordre du jour d'un despote à ses vassaux. Ciano est furieux. — « J'aurais voulu lui répondre sur le même ton, s'écriait-il, tout le monde aurait été avec moi ! » Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? »

On signait donc à Berlin des chiffons de papier auxquels, dit Simoni, personne ne croyait. On tenait des banquets, on riait, on pérorait. Mais pendant ce temps, de graves événements se passaient en Russie. Le terrible hiver russe était commencé. C'était le moment que les Russes avaient choisi pour la contre-offensive. Le jeudi 27 novembre, ils avaient lancé une puissante attaque sur Rostov. Les Allemands reculaient sous le choc de 40 divisions nouvelles. Le jeudi 4 décembre, Simoni écrit :

« La division blindée de Guderian peut être considérée comme perdue ! Ce sont là environ deux mille chars qui demeurent cloués parmi les forêts et les champs de la région de Toula, à quelques dizaines de kilomètres de Moscou. La contre-offensive soviétique se dessine toujours plus fortement. Il paraît que les maréchaux (allemands) se prépareraient à faire une espèce de *pronunciamiento* au Quartier Général pour imposer la suspension des opérations. »

De fait, les personnes bien informées le savaient, il se livrait une lutte terrible entre Hitler et ses généraux, au sujet de la poursuite des opérations.

Survient le 8 décembre 1941. C'est l'une des journées les plus mémorables de la guerre. Simoni la résume en ces termes :

« Journée historique par le nombre et l'importance des événements qui s'y sont produits. Premièrement, le Japon a attaqué la flotte américaine à Pearl-Harbour. Les Allemands sont agités et préoccupés. Les tristes prophéties semblent devoir s'avérer une fois de plus... « Tout se passera comme à la guerre précédente. L'entrée dans le conflit des Etats-Unis marquera le début de la catastrophe. » Deuxièmement, après de violentes discussions, les maréchaux ont réussi à imposer leur volonté au Führer. On annonce en effet que les opérations sur le front oriental sont suspendues et que la Wehrmacht s'établira, à partir d'aujourd'hui, sur des positions défensives en attendant le printemps. A Berlin, dans tous les milieux, surexcitation, confusion et épouvante. A l'Etat-Major beaucoup de visages sombres. Les quelques chefs nazis que l'on rencontre menacent de massacrer les traîtres. Entre temps, en Libye, l'offensive britannique s'intensifie aussi et nos troupes sont dans une piètre position. Il semble vraiment qu'un terrible ouragan soit en train de fondre sur nos têtes. »

Notons bien la date. Nous ne sommes qu'en décembre 1941, et il semble, en dépit de tant de bulletins de victoires, que les Allemands et les Italiens entendent déjà les cloches sonner le glas de leur puissance éphémère ! A quel point s'abusaient donc ceux qui, en France, répétaient que l'Allemagne était « imbattable » !

Les notes de Simoni pour cette fin de 1941 méritent d'être relevées à peu près in-extenso.

« *Mercredi* 10 *décembre*. — Les nouvelles des extraordinaires succès remportés par les Japonais en Extrême-Orient sont utilisées par la propagande de Gœbbels pour masquer la gravité de la situation sur le front russe. L'offensive soviétique croît encore en intensité. Le froid est terrible. Après six jours d'attaques incessantes, la division de Guderian est définitivement détruite. Le général lui-même a perdu son char et se retire à pied. On s'aperçoit maintenant que l'ordre de suspendre les opérations est arrivé trop tard pour avoir un résultat positif. Les troupes allemandes qui, en s'arrêtant à temps, auraient pu s'établir sur une ligne fortifiée capable de résister à toutes les contre-attaques ennemies — que l'on ne s'attendait pourtant pas à voir aussi violentes — doivent maintenant soutenir, en pleine retraite, le poids d'une offensive, sans pouvoir compter sur un seul point d'appui. Aucune ligne de résistance n'a été prévue, il n'existe pas d'obstacles naturels sérieux, ce qui fait que la prétendue « stabilisation du front » s'avère très difficile et la « rectification » se transforme, à peu de chose près, en déroute.

Jeudi 18 *décembre*. — C'est bien à contre-cœur que le Führer s'était décidé à céder aux instances de ses maréchaux et à ordonner la suspension des opérations. La situation toujours plus grave qui se dessine sur le front russe, où la retraite allemande s'accentue et devient de jour en jour plus difficile, a pour effet de le rendre furieux. Il accuse les militaires de ne pas avoir compris la situation, de n'être capables de rien, et ainsi de suite. Himmler et sa clique, qui détestent les généraux, voient là une bonne occasion de les desservir auprès du Führer et attisent le feu. On prévoit d'importants limogeages.

Dimanche 21 *décembre*. — La colère du Führer a fini par éclater. A un moment aussi délicat, tandis que l'armée se retire et que le commandement est en pleine crise, Hitler, excité par Himmler et par les fanatiques de son entourage, a relevé de ses fonctions le commandant suprême, von Brauchitsch, et assumé personnellement le commandement. Une vingtaine de commandants de grandes unités ont été également destitués de leurs fonctions. Parmi eux deux commandants de groupes d'armées : von Runstedt et von Bock.

Mardi 23 *décembre*. — Veille de Noël vraiment tragique. L'affaire von Brauchitsch, les nouvelles de la retraite de Russie, les appels de Gœbbels pour que les citadins fassent don de skis et de vêtements de laine pour les soldats ont jeté la consternation dans le public. L'Etat-Major a complètement perdu la tête. L'élément le plus grave de la situation est représenté, sans aucun doute, par l'intensification de l'offensive russe. On dirait qu'une nouvelle armée a surgi de ces steppes.

Mercredi 31 *décembre*. — Des troupes soviétiques ont débarqué à Théodosia, en Crimée. Sera-ce la dernière nouvelle sensationnelle de cette année tragique ? Elle a vu le début d'une gigantesque aventure dont les phases ont été mal calculées par un amateur dément et chimérique. La leçon qui lui a été infligée en ces dernières semaines devrait servir à lui ouvrir les yeux et à lui donner la conviction qu'il n'existe plus pour l'Allemagne, aucune possibilité de gagner la guerre. Et, à son tour, Mussolini comprendra-t-il qu'il n'a plus une minute à perdre pour se décrocher, s'il ne veut pas être entraîné dans cette catastrophe ? »

De tels textes sont éloquents. Ils montrent bien les faiblesses intimes du système nazi. A la tête, les événements ont placé, en Allemagne, un tribun vaniteux et insensé, qui se prend pour un génie inspiré, et qui, de degré en degré, s'estime plus capable, lui, simple caporal de 1914, de conduire les opérations militaires que les grands chefs de son armée. Entre ces chefs et la Gestapo règne du reste une jalousie féroce. La méfiance, la haine, l'envie, se trouvent du haut en bas de l'échelle nazie. On a rempli l'univers de fanfares belliqueuses et de prophéties triomphantes. On a été grisé par la trop facile victoire sur l'armée française, réputée la première du monde ! On n'a pas cru que la Wehrmacht rencontrât nulle part un adversaire en mesure de lui disputer la suprématie. Tout s'enchaîne. Impossible de reculer. Le gouffre est là, béant. C'est la *Némésis* en action, dans toute sa force implacable !

III

Au début de 1942, l'Etat-Major allemand semble d'abord se ressaisir. Toutefois, Hitler sent le besoin de faire appel à l'allié italien. Au lieu de quelques divisions sur le front russe, il demande toute une armée. Hitler a écrit directement à Mussolini pour cela, en lui expliquant *ad usum Delphini* les raisons du recul allemand. L'attaché militaire italien à Berlin insiste auprès d'Alfieri, au cours d'un entretien orageux, pour que l'on ne promette rien aux Allemands avant d'être renseignés sur leurs projets et intentions. Alfieri fait appeler Simoni, notre informateur, pour le consulter. L'ambassadeur est convaincu que Mussolini acceptera, en courbant l'échine, toute demande venant de Hitler, mais il sent que c'est son devoir de l'informer exactement de la situation. Simoni répond que, dans les circonstances actuelles, il devient nécessaire de recourir aux moyens que jusque-là l'on n'a pas voulu employer. De quels moyens s'agit-il ? Evidemment de l'achat de documents à l'Etat-Major allemand. Alfieri tombe d'accord qu'il faut essayer. C'est le 8 janvier 1942. Et le samedi 14 février, Simoni écrit :

« Les recherches effectuées en vue de découvrir les éléments des plans allemands pour la future campagne donnent leurs premiers résultats. — Il n'a pas été possible d'avoir connaissance de ces plans par la voie officielle. — L'Etat-Major est en train de préparer, pour le printemps prochain, une offensive générale sur le front de l'Est. Ayant écarté Moscou comme objectif principal, il s'est posé la question suivante : existe-t-il un secteur où il soit possible de frapper un grand coup destiné à provoquer, au cours d'une seule campagne, l'écroulement de la puissance ennemie ? — Réponse : Ce secteur existe : c'est celui du Caucase. »

Il est aisé de comprendre ce choix : Le terrain au Caucase, moins plat, se prête moins facilement aux retraites indéfinies des steppes, on espère y accrocher l'armée adverse et la détruire en rase campagne. On la privera de champs pétrolifères immenses. En outre la campagne de Russie déviée vers le Caucase visera aussi l'Angleterre, en conduisant à la conquête de bases dans le Moyen-Orient, considéré comme le cœur de l'Empire britannique.

Par contre, ce plan paraît immense, démesuré, allongeant sans fin la ligne de communications allemande.

« Ce plan, écrit Simoni, frappe, en même temps qu'il désoriente, non seulement par son ampleur, mais surtout par l'esprit qui semble l'avoir inspiré. Les Allemands se rendent-ils compte qu'en s'éloignant toujours plus de leur objectif final et en s'enfonçant progressivement vers l'Asie, ils font le jeu de leur adversaire ? Le Führer et son Etat-Major ont-ils encore le sens de la réalité et disposent-ils vraiment des moyens nécessaires à la réalisation de leurs projets ? »

Mais c'est déjà quelque chose, surtout pour des Allemands, d'avoir un plan, un but, et d'avoir pris une décision. Ils gardent une confiance aveugle dans la supériorité de leur race, de leur organisation, de leurs soldats. En ce début de 1942, à l'approche du printemps le moral est excellent.

Les Italiens ont fini par avoir des détails sur la grande offensive de printemps, mise au point par le général Halder, chef d'état-major. Il appelle sa manœuvre « la manœuvre Voronej ». Deux phases sont prévues : 1° conquête de Rostov et de la boucle du Don par voie d'encerclement autour de Rostov ; 2° marche sur le Caucase.

Le dimanche 8 mars 1942, Simoni écrit, au sujet de l'attaché militaire italien à Berlin :

« Aujourd'hui, Marras, qui étudiait la carte, a tracé un grand cercle dans la région marécageuse de la Volga, entre Stalingrad et Astrakhan, et s'est écrié : « Voilà où sera le tombeau de l'armée allemande ! » Et nous sommes sur le point d'y envoyer nos propres soldats ! Tout récemment encore, Ciano, à qui l'on demandait d'intervenir auprès des Allemands afin d'obtenir qu'aucune nouvelle division italienne ne soit envoyée sur le front de l'Est, a répondu : « Nous ne pouvons tout de même pas nous faire représenter en Russie par une simple carte de visite ! »

Cependant, le dégel est arrivé. La boue, ce cinquième élément de la steppe russe, comme l'appelait Napoléon, a arrêté toutes les opérations. L'armée allemande est galvanisée par la perspective de l'attaque irrésistible qui va bientôt être lancée.

« Offensive, offensive, offensive », écrit Simoni, au 18 mars. On n'entend pas parler d'autre chose. Tous les Allemands semblent avoir une idée fixe. C'est la vie ou la mort du Reich qui est en jeu ! Les chefs du régime n'hésitent pas à le déclarer, les soldats et civils à le croire. Tous sont prêts à travailler comme des fous et à faire le sacrifice de leur vie dans cette bataille suprême. Toute l'Allemagne semble prise de frénésie et dominée par un optimisme d'autant plus extraordinaire qu'elle n'a pas pu oublier les catastrophes de ces derniers mois. »

On discute déjà en Allemagne du sort futur de la Géorgie. Des voix se font entendre pour préconiser une politique libérale. Donner aux Caucasiens la liberté, l'autonomie, serait le moyen de les gagner. Une fois de plus cependant, c'est Rosenberg et Himmler qui l'emportent. Himmler est pour l'emploi de la force partout, pour la terreur partout. Rosenberg est d'avis qu'il faut encore traiter les Caucasiens en indigènes colonisés. Que deviendrait autrement le dogme raciste ? Seul, Schulenburg, « qui est un vrai patriote et qui sait comprendre », défend le point de vue libéral. Mais, déclare Simoni, il « finira par y laisser sa tête. »

« Les Allemands courent cependant un grand risque, les montagnards géorgiens appartiennent à une race très dure et sauront le prouver aux Allemands. »

Au dimanche 29 mars, Simoni relate cette tentative de descente à Saint-Nazaire, que Français et Anglais viennent de commémorer. Il est donc intéressant de savoir ce qu'en disait alors le perspicace observateur italien :

« Débarquement de commandos alliés à Saint-Nazaire. Ils ont été rapidement repoussés par les Allemands, mais malgré les cris de triomphe de la propagande de Gœbbels, le Quartier Général est plongé dans une profonde consternation. Il voit dans cet épisode la confirmation de la menace anglo-américaine dont on a ici très grand peur. »

N'oublions pas que, depuis Bismarck, et surtout depuis la Grande Guerre 14-18, c'était une sorte de dogme en Allemagne, qu'il faut par dessus tout éviter d'avoir à se battre sur deux fronts à la fois. C'est pour cela qu'en 1939, l'Allemagne se porta exclusivement sur la Pologne, après entente avec la Russie. Elle n'attaqua la France qu'après en avoir fini à l'est. Mais voici que les deux fronts s'annoncent inévitables. La Russie du reste demande à cor et à cri à ses alliés de l'ouest d'organiser un front à l'ouest. En attendant, les alliés organisent des raids d'aviation très durs pour les Allemands. Simoni écrit au 31 mai 1942 :

« Tandis que les Russes attaquaient Kharkov, les Anglo-Américains effectuaient d'importants raids aériens sur les régions industrielles d'Allemagne. Cette nuit, ils se sont attaqués à Cologne. Les ouvriers italiens envoyés dans cette région où l'on déplore des centaines de morts, sont dans une situation telle qu'Alfieri part ce soir, afin de s'en rendre compte et de leur apporter des secours. Ces nouveaux événements ont fortement ébranlés les nerfs des Allemands. Partout la nervosité croît et se transforme en un accablement qui touche parfois au désespoir.

Toutefois, la police veille et cache le plus possible la situation, sans crainte de déplaire même à l'allié italien si médiocrement estimé ! Simoni écrit en effet, au lundi 1er juin :

« Alfieri revient à l'Ambassade, mais il est absolument hors de lui. Lorsqu'il est arrivé à la gare de Dusseldorf, deux agents de la Gestapo lui ont, au nom du Führer, intimé l'ordre de ne pas se rendre à Cologne et de retourner immédiatement à Berlin. Protestations et menaces n'ont évidemment servi à rien. Les agents l'ont conduit à un autre train et l'ont gardé à vue jusqu'au moment du départ. A Cologne, la situation est épouvantable. Hitler craignait évidemment que l'ambassadeur d'Italie allât y recueillir de mauvaises impressions. »

Désormais, les raids d'aviation ne vont plus cesser. Le 2 juin c'est le tour de Duisbourg. « L'une après l'autre toutes les villes de la Ruhr payent leur tribut à la guerre. »

Hitler cependant est résolu à en finir. L'attaque formidable contre la Russie sera menée par 239 divisions échelonnées entre Léningrad et la mer d'Azov, dont 178 allemandes, 10 italiennes, 17 hongroises, 31 roumaines, 2 slovaques et une espagnole.

Toutefois, il semble qu'il y ait toujours « un grain dans la soupape », avant la mise en marche. Tantôt c'est Sébasopol qui ne veut pas se rendre, tantôt c'est une attaque imprévue des Russes. Tantôt c'est un gros bombardement anglo-américain qui soulève des murmures et des craintes :

« Le peuple s'agite. Les soldats s'inquiètent. On commence à douter et à murmurer jusque dans les milieux officiels du Gouvernement et de l'Etat-Major. »

Et voici le genre d'incidents que l'on note :

« Von R. s'est suicidé. C'était un officier supérieur que l'on voyait souvent dans le cercle des intimes de Ribben-

trop et qui était méprisé de l'armée, qui le considérait comme vendu aux nazis. — (Notez au passage cette observation, qui va loin). — Au cours d'une réception, après avoir bu abondamment, il s'est tué d'un coup de revolver, en criant : « Vive la vieille Allemagne ; elle est en train de mourir, mourons avec elle ! »

Tel était l'esprit qui se cachait au fond de tant de cœurs qui semblaient enthousiastes...

L'histoire avançait cependant. Et le mardi 30 juin, Simoni écrit :

« Hier, à l'aube, 238 divisions commandées par les plus grands maréchaux allemands ont déclenché l'offensive sur le front de l'Est. Evénements à faire frémir le monde entier. Mais autour de nous, nous ne voyons qu'un monde gris et hésitant, qui murmure de tristes présages sous un ciel automnal. »

Le journal ne contient rien pour juillet, août 1942, mais au 8 septembre, il note :

« Nous avons atteint le point culminant de la campagne. Stalingrad est sur le point de tomber. Grozny est sérieusement attaqué. Cependant, nous observons ces jours-ci, dans les milieux dirigeants allemands, un étrange sentiment de malaise et de nervosité. On dirait l'écho d'une tempête lointaine. Non seulement on ne manifeste qu'une piètre satisfaction devant les résulats obtenus, mais on critique l'Etat-Major et en particulier le général Halder, parce que le plan de l'offensive ne se serait pas révélé assez efficace. Certains parlent au contraire d'une disgrâce d'Himmler, accusé d'avoir donné à la guerre un caractère de destruction et de massacre qui a aliéné à l'Allemagne les sympathies du monde entier. Et entre temps, la violence des bombardements aériens s'intensifie. La population commence à souffrir sérieusement de cet état de choses et la production industrielle — d'après les renseignements que nous possédons — si elle ne décroît pas rapidement, n'augmente du moins pas en proportion des besoins du pays. »

Même note pessimiste au 14 septembre. Stalingrad, toujours à la veille d'être pris, ne se rend pas. Les bombardements aériens se multiplient. Des bruits alarmants circulent en Allemagne.

« On entend dire pour la première fois, avec insistance, qu'il faut « éliminer Hitler », car il est le seul obstacle à la conclusion de la paix, non seulement parce qu'il ne veut pas en entendre parler, mais aussi parce que les alliés ne veulent pas traiter avec lui. »

La note comique ne manque pas non plus dans ce journal. Déjà, il a relaté plus haut la faim dévorante et affolante de l'ambassadeur Alfieri pour les titres ronflants. Mais voici ce que l'on nous nous rapporte au 16 septembre :

« Stalingrad serait tombé. Telle est la nouvelle qui circulait ce matin à l'ambassade. Alfieri ne tenait plus en place et il a couru présenter ses félicitations à l'Etat-Major. Il a été reçu par un général, stupéfait de tant d'enthousiasme, qui s'est montré très réticent, l'a informé que la victoire n'était pas encore complète de ce côté et lui a déconseillé d'envoyer au Führer un télégramme de félicitations. Alors, l'ambassadeur désolé de devoir renoncer au programme de réjouissances qu'il avait prévu, a fait venir à la chancellerie une douzaine de malheureux marchands d'étoffe napolitains, revêtus pour l'occasion de chemises noires, et, en leur compagnie, il a célébré « la grande Victoire de l'Axe ».

Mais les jours s'écoulent ; Stalingrad n'est toujours pas tombé. A Rome, on s'en inquiète. On demande des éclaircissements. La réponse du Quartier Général est sèche et glaciale :

« Nous n'avons pas la moindre idée du moment où Stalingrad pourra tomber. La campagne du Caucase durera aussi longtemps que nous le jugerons nécessaire. »

Et toujours des rumeurs d'attentat contre Hitler, des bruits de disgrâce pour Himmler, qui aurait été mis en prison. Très violent bombardement de Munich, au 22 septembre.

« *Vendredi 25 septembre.* — Nouvelle sensationnelle : Hitler a limogé le général Halder, chef de l'état-major de l'armée. Il était tout petit, il portait des lunettes et il avait l'air d'un employé de bureau, mais il était considéré comme une intelligence de premier ordre et c'est lui qui avait préparé le plan de toutes les campagnes de la Wehrmacht. Le Führer, commandant suprême des armées en campagne, a voulu frapper en Halder, l'auteur de la « manœuvre de Voronej ». Cette manœuvre ne correspondait pas aux buts stratégiques de l'Allemagne et avait contraint les divisions blindées allemandes à effectuer pour rien une marche de plusieurs centaines de kilomètres. Le plan de la marche sur le Caucase et de la bataille de Stalingrad a révélé après coup que les forces ennemies n'avaient pas été évaluées à leur juste valeur. Le général Zeisler — encore inconnu — succède à Halder, mais dispose de pouvoirs moins étendus. »

Le lendemain, on apprend que trois commandants de groupes d'armées : von List, von Bock et von Kleist ont été également limogés. L'impression est partout profonde ; ces exécutions révèlent une situation militaire inquiétante.

Et pendant ce temps, Himmler, que l'on disait disgrâcié, ose pour la première fois publier une liste de condamnations à mort signées par lui.

« Manifestement, le cruel chef de la Gestapo a voulu démentir ainsi les bruits qui couraient sur son compte et se révéler plus vivant et plus fort que jamais. » (30 septembre 1942).

IV

Cependant, à l'est la guerre s'apaise, à l'approche de l'hiver. Nous sommes en novembre 1942. Brusquement c'est à l'ouest que l'intérêt se porte. Ici, il faut citer assez longuement notre document. Il révèle chez Hitler une sorte d'illuminisme qui serait grotesque s'il n'était tragique et absurde :

« *Dimanche 8 novembre.* — Quelle sombre journée ! On se dirait déjà en plein hiver. A huit heures du matin, nouvelle d'un débarquement américain à Alger. Voici l'événement attendu, inévitable. Les Allemands espéraient que ce débarquement n'aurait lieu qu'après une victoire définitive en Russie. Mais plus encore que l'année dernière, cette victoire apparaît aujourd'hui lointaine, très lointaine. Nous avons l'impression d'être à un tournant décisif de la guerre, au début d'une phase dans laquelle l'Italie sera directement engagée. Les nouvelles se succèdent rapidement au cours de la journée. Les principaux ports de l'Algérie et du Maroc sont occupés par les alliés. Coup de téléphone affolé de Rome. Le soir, on nous annonce que le comte Ciano va partir pour Munich, afin d'y rencontrer le Führer. »

De fait, le lundi 9 novembre 1942, Simoni part avec Alfieri pour Munich. Ciano est là. A 11 heures du soir, tous se dirigent vers la résidence de Hitler. Les conversations s'engagent entre les gros personnages d'abord.

« A minuit, Dœrnberg vient me chercher. Une porte s'ouvre et je me trouve tout à coup devant le Führer, Ribbentrop et leur suite habituelle. Ciano est dans un coin, au milieu de généraux et de chefs nazis ; personne ne semble faire attention à lui. Hitler me dit : « Vous

connaissez bien la Tunisie, combien d'Italiens y vivent-ils ? Dans quelle région sont-ils groupés ? » — Je lui indique les principaux centres de notre colonisation, je remarque avec stupeur que la carte, sur laquelle le Führer et ses généraux étudient la situation, est une carte rudimentaire arrachée à un horaire des wagons-lits. Hitler tient à la main un lambeau de journal plié et replié dans tous les sens, sur lesquel sont tracées sommairement au crayons les lignes qui indiquent les distances. Il a l'air possédé d'une idée fixe et, à l'aide de ce papier, il mesure plusieurs fois la distance entre Tunis et Rome. Je me retire dans un coin et observe cette scène. Keitel, lui-même, est en train de chercher à obtenir une communication avec je ne sais quel consulat allemand de l'Afrique du nord ; il n'y réussit pas et jure comme un templier. Des sous-ordres, hors d'haleine et en sueur, nous disent que le bruit court que des révoltes ont éclaté à Nice et à Marseille. Tout le monde s'agite et s'interpelle.

Puis un grand silence s'établit. Le Führer, sur qui convergent tous les regards, est devenu extraordinairement pensif. Von Hetzdorf me touche le coude : « Tu vas voir, me chuchote-t-il ; maintenant, c'est la décision ! » Le silence se prolonge. Hitler penche la tête et écarquille les yeux. *On a l'impression d'assister à une séance de spiritisme* [1]. Ciano s'agite et dit quelques mots à haute voix. Tout le monde se tourne vers lui, l'air irrité et réprobateur. Soudain, le Führer se redresse, se frappe la cuisse de la main et s'écrie : — « Et dire que rien de tout cela ne serait arrivé, si l'Espagne nous avait laissé attaquer Gibraltar... J'avais tout préparé ! Tout aurait été fini en quinze jours !... L'Espagne a commis un *Unsinn* — une absurdité ! »

Nouveau silence. Puis, le Führer reprend d'un ton énergique en se tournant vers Keitel : « Il faut immédiatement marcher sur la Corse et sur la France. Quant peut-on commencer ? » — « Mais tout de suite, *mein Führer*, il suffit de donner l'ordre d'attaquer. Il ne faut s'attendre à aucune résistance sérieuse. » A une heure, le Führer nous congédie d'un bref signe de la main. »

Le mardi 10 novembre, les nouvelles les plus contradictoires circulent. Laval est venu de France pour participer aux délibérations de Munich. On apprend que Darlan a passé aux Anglais. Les Allemands semblent avoir perdu la tête. On voit passer, comme en convoi funèbre, Laval flanqué de Ribbentrop, Abetz et plusieurs autres. Ciano affecte de parler de choses futiles. « Il rit, mais il rit jaune ». On apprend que Hitler a refusé de recevoir Laval à cause de la défection de Darlan. Laval vient dans le bureau des Italiens. Il demande à Alfieri des nouvelles du Duce. Il fait allusion à l'affaire Darlan et dit : « Si on avait fait moins de bêtises, on n'en serait pas là ! » Visiblement, il veut dire : si les Allemands n'avaient pas été si cupides, orgueilleux et exigeants, ils pouvaient faire une Europe unie et qui eût été invincible. Mais détestés de tous, redoutés de tous, ils ont fait le vide autour d'eux, ont soulevé le monde contre eux. Et le moment de payer approche !

« Ciano entre chez le Führer, il y reste peu de temps. Quand il revient, il est rouge et agité. Il m'appelle : « Vous qui avez été le pessimiste de la première heure, qu'est-ce que vous pensez de la situation maintenant ? » Il m'écoute avec une étrange avidité, puis il s'écrie : « Nous sommes perdus..., et les Allemands ne s'en rendent pas encore compte. Ils sont morts de peur, mais ils ne croient pas à la défaite. En avril, les Alliés seront en Italie et nous paierons pour tout le monde ! »

Le soir tombe, tout le monde s'allonge et somnole. A minuit et demi, Keitel entre brusquement. On apprend que les Américains auraient débarqué en Corse. Ciano s'écrie tout haut :

« Oh ! ils peuvent très bien débarquer à Rome, à Gênes, où ils voudront... Ils ne trouveront personne pour les recevoir ! »

Renseignements pris à Rome, l'alerte était fausse.

Mais que faire ? Mussolini n'a plus de ressort. Il ne peut ou ne sait rien refuser à Hitler. Il faudrait l'éclairer. Alfieri charge Simoni d'un rapport sur la situation. Le 16 novembre, l'attaché s'exécute. Son journal nous donne le rapport rédigé par lui. En voici les idées essentielles : La campagne du Caucase s'achève en déception profonde. Les Allemands se rendent compte qu'ils ne peuvent anéantir l'armée russe. Mais ils ont réussi à organiser l'exploitation agricole de l'Ukraine. Ils en viennent à regarder la paix comme impossible et la guerre comme un état quasi normal auquel il faut s'adapter. Il suffirait de maintenir la guerre loin des frontières allemandes, de vivre sur les pays conquis. Le débarquement en Algérie a suscité toutefois une profonde émotion. Il indique une volonté tenace et implacable des Anglo-Saxons de venir à bout de l'Allemagne et une préparation formidable pour atteindre ce but.

Dans le rapport, il était parlé de la France en ces termes :

« La désillusion causée par l'attitude française contribuait à aggraver le trouble des esprits. Les Allemands avaient cru sincèrement et, disons même, ingénument, à la « collaboration », c'est-à-dire à la reconnaissance par les Français d'une subordination totale au troisième Reich. Ils soupçonnaient le double jeu de Vichy, mais ils en parlaient le moins possible, cherchant presque à s'en nier l'existence à eux-mêmes. La résistance française a donc provoqué une très profonde désillusion et une cuisante amertume. »

Désormais, concluait le rapport, les Allemands savent que l'offensive ne leur est plus possible, mais en général, l'opinion dominante, dans les milieux responsables, semble être la suivante :

« Les événements actuels doivent être considérés comme des phénomènes inévitables dans une guerre de longue durée et incapables de troubler l'équilibre allemand qui est basé sur la possibilité d'une continuation indéfinie de la guerre et sur le maintien d'une simple position défensive. »

En somme, l'Allemagne se résignait à la vie de caserne perpétuelle, derrière la barrière Baléares-Corse-Sardaigne-Crète.

Il est intéressant de noter, et cela à l'actif du général Franco, la colère des Allemands contre lui :

« *Mercredi 18 novembre*. — Je crois qu'en ces derniers jours, toutes les malédictions proférées contre le Führer et ses acolytes ont été adressées à l'Espagne encore plus qu'à l'Italie. Ils la considèrent comme la principale responsable de ce qui arrive en ce moment et tremblent de rage, parce qu'il ne leur est pas possible d'agir en Espagne comme ils ont agi, il y a deux ans, en Bulgarie et en Roumanie, en occupant préventivement le pays. »

Toutefois, la lenteur congénitale des Anglo-Saxons, toujours longs et méthodiques, rend confiance aux Allemands. Ils croyaient à une avance

[1] C'est nous qui soulignons. On voudra bien noter chaque détail de cette extraordinaire séance, où se révèle la façon dont les grandes affaires étaient traitées en Allemagne hitlérienne. Ciano commet la faute de rompre le silence de l'inspiration !

foudroyante des Américains et Anglais. Pas du tout. Ces messieurs ne sont pas pressés.

Toutefois les Russes recommencent à faire parler d'eux. Le lundi 23 novembre 1942, l'attaque soviétique sur Stalingrad se déclanche. Hitler déclare qu'à aucun prix il n'abandonnera cette forteresse. Mais les forces russes encerclent la ville. Toute la VI^e^ armée, celle de von Paulus, est encerclée. L'Etat-Major, en crise d'effectifs, proclame que Paulus doit se retirer en toute hâte. Le Führer s'y oppose absolument :

« Stalingrad doit résister à tout prix : que la VIe armée suive l'exemple de la XVIe, à Demiansk. Von T. s'arrache les cheveux : « Nous allons à un désastre ! »

Pendant ce temps, à l'ambassade italienne de Berlin, on est enfin arrivé à l'idée qu'il faut à tout prix se décrocher de l'Allemagne qui va à sa perte. Simoni et Marras forment un plan dans ce but. Il s'agit de se mettre en contact très secret avec tous les alliés de l'Allemagne, de forcer l'Allemagne à dévoiler ses plans et de la menacer d'un abandon complet, si elle ne se prête aux démarches nécessaires pour la paix. Les propositions de paix pourraient passer par Ankara et Madrid. Les membres de l'ambassade décident de partir isolément pour Rome, pour saisir Ciano de leur projet. Alfieri, lui, reste convaincu qu'il doit parler d'abord à Mussolini. Mais quelle sera la réaction du gouvernement italien ?

«*Lundi 14 décembre* (1942). — Rome. Les collègues me confirment la gravité de la situation et la nécessité de tenter n'importe quoi pour sortir de la situation désespérée dans laquelle nous nous trouvons. D'ici peu de mois, nous aurons perdu l'Afrique et nous serons menacés en Italie. Il faut nous dégager le plus tôt possible. Mais comment faire ? Je parle longuement avec Luciolli du projet qu'Alfieri voudrait présenter. — « On ne pourra rien faire de sérieux, me répond-il. Ciano n'ose pas affronter son beau-père et celui-ci reste sourd à toute suggestion. » Alfieri, maintenant qu'il a respiré l'air de Rome, est devenu un simple pantin... »

Mussolini a été mandé par le Führer. Mais, malade, il enverra à sa place Ciano, muni de ses instructions écrites.

« Dans ces notes, il conseille à l'Allemagne de conclure au plus tôt une paix séparée avec la Russie. On ne peut gagner une guerre « contre l'espace », affirme le Duce. » (16 décembre 1942).

Et voici le croquis du train luxueux qui emmène Ciano vers l'Allemagne.

« La table est raffinée, le service parfait. A chaque repas, des fleurs fraîches sur les tables. Aux arrêts dans les gares d'Allemagne, la liaison est établie en quelques minutes avec Rome. Mais Rome n'a rien à dire et je ne crois pas que notre ministre ait de substantielles réflexions à confier. Ses propos brillants et divertissants sont d'un vide déconcertant et d'une extrême monotonie. Les Allemands sont sa cible préférée : il s'amuse à les traiter de la pire façon... Imbécile par ci imbécile par là, ces idiots d'Allemands par ci, ces crétins d'Allemands par là, « ce brigand de Ribbentrop », ce « criminel de Führer » et ainsi de suite... Au rythme de ces propos, peu à peu le train nous transporte sans secousses ni détours vers notre but. »

V

Mais le voyage est long. Il s'agit de rejoindre le Quartier Général de Hitler. Il est caché, quelque part, en Russie, dans une forêt et consiste en baraques entourées de fils de fer barbelés et de sentinelles. Ribbentrop, Keitel et quelques gros bonnets viennent accueillir les Italiens. Leur visage est sombre et ils paraissent fort nerveux. Le premier contact avec le Führer est défavorable. Sans doute pour arrêter toute velléité de décrochage, les Allemands commencent par de vifs reproches. Ils accusent les troupes italiennes du front russe d'avoir fui, la nuit précédente, et d'avoir ainsi compromis tout le secteur de Stalingrad. On apprendra en réalité, les jours suivants, que cette accusation est fausse, que c'est là pur prétexte pour exiger de Ciano qu'il téléphone aux troupes italiennes « de ne pas céder un pouce de terrain. »

Naturellement, cela n'est pas fait pour encourager Ciano. Il fait timidement allusion à la nécessité de faire des pourparlers de paix avec la Russie. Immédiatement Hitler se raidit et se déclare « certain de gagner la guerre ».

Mais l'atmosphère de ces conversations entre les membres de l'Axe demeure empoisonnée et sinistre. Au 18 décembre 1942, Simoni écrit :

« Ciano ne revient dans notre train qu'à 21 heures. Il est très nerveux, surexcité. Il rapporte des impressions nettement pessimistes. La situation, dit-il, est extrêmement grave. Le Führer lui-même a fait allusion, à deux reprises au moins, à l'éventualité d'une défaite totale. On redoute la chute de Rostov ; on parle d'abandonner toute l'Afrique du Nord...

Retour à la maison du Führer auquel notre délégation doit être présentée. Nous sommes entassés dans une très petite antichambre. Hitler paraît presque aussitôt, sinistre, courbé, vieilli, un éclair de méchanceté dans le regard. Il serre la main à chacun de nous. Il a une main de vieille femme, froide et rugueuse. Il salue à peine les Allemands présents. Tout à coup, il aperçoit Dollmann au deuxième ou troisième rang, il le regarde fixement, retourne sur ses pas et lui serre chaleureusement la main avec un pâle sourire d'intelligence...

Ciano télégraphie (à Rome) que la situation est grave et qu'il ne semble pas possible d'inciter l'Allemagne à s'entendre avec la Russie. »

Le lendemain, 19 décembre, cela ne va pas mieux :

« L'atmosphère de ce Q. G. est déprimante. On dirait un asile d'aliénés en un lieu maudit. On respire une humidité malsaine et on a l'impression d'être constamment sur le point d'être traduit devant le Conseil de Guerre pour haute trahison... La situation militaire, dans tous les secteurs, paraît grave. Marras l'expose à Ciano, avec une cruelle précision... Ciano donne l'impression d'avoir perdu tout contrôle sur lui-même... Il répète toujours le même refrain : il n'y a rien à faire, les Allemands ne veulent pas entendre raison, les Allemands ont perdu la guerre. Soudain, Alfieri a un sursaut d'énergie et parle avec autorité de la nécessité de tenter un décrochage. Ciano tourne vers lui un regard las — il pense déjà manifestement à autre chose — puis il laisse tomber textuellement ces mots : « Rien, rien ! Il ne nous reste qu'à attendre la chute ! »

En vérité, y a-t-il rien de plus pathétique que de voir ces prétendus maîtres du monde se mouvoir comme des pantins déjà à demi désarticulés, et tout tremblants sous le poids de la justice immanente !

On trouve, au dimanche 20 décembre 1942, cette notation étrange, où surgit brusquement quelque chose qui ressemble à la fois à un geste religieux et à une gaminerie :

« Ce matin, Ciano voulait demander d'assister à la messe, pour faire enrager les Allemands, sachant bien qu'à 100 kilomètres à la ronde on n'aurait pu trouver un prêtre catholique ou un pasteur protestant. Dœrnberg l'en a dissuadé, il lui a fait comprendre qu' « il valait mieux, pour lui » ne pas trop irriter le Führer. »

Et la délégation italienne s'en retourne, sans avoir opéré ce décrochage qu'elle estime urgent et nécessaire, mais qui s'avère dangereux et impraticable.

Nous voici en janvier 1943. Hitler a dû consentir à un recul général dans le secteur de Grozny. Vers le milieu de janvier, les Russes attaquent avec violence dans le secteur tenu par les Hongrois et enfoncent le front.

Le corps alpin du général Gariboldi, découvert sur son flanc, est directement menacé. Il faudrait envoyer d'urgence des réserves, mais il n'y a plus de réserves, plus de troupes fraîches à engager.

« Nous ne parvenons pas à écarter de notre esprit la vision de ces colonnes en marche, sur les steppes couvertes de neige, où l'horizon s'efface dans la grisaille du ciel, tandis que les nuées de neige montent de la terre dure comme le roc. » (17 janvier 1943).

A l'intérieur de l'Allemagne, la propagande s'intensifie. Mais on ne prend plus la peine de cacher le péril, car on met en avant le terrible dilemme : « Il faut vaincre ; si nous perdons, c'est la fin de l'Allemagne ! »

Le joueur effréné se sent donc aux abois. Il joue quitte ou double. Comme le remarque notre Italien : « Cela nous change de l'orgueil et de l'assurance qui régnaient ces derniers mois. »

Dimanche 24 janvier. — Stalingrad manque de vivres, de carburant, de munitions. Paulus a télégraphié hier à Hitler ; il lui a fait savoir que son armée n'était plus désormais en mesure de se replier, ni de continuer à soutenir le siège. Hitler a examiné la situation avec ses généraux. Vers le soir, il a télégraphié à Paulus de résister jusqu'au dernier homme. Quel allié le Führer est pour les Russes ! Le sort de Stalingrad est définitivement réglé. Ordre a été donné aux troupes allemandes, sur tous les fronts, pour manifester leur solidarité avec les défenseurs, de ne plus boire d'alcool. Ne serait-il, pas plus juste de donner cet ordre aux chefs nazis qui, impassibles, continuent à se livrer à leurs incroyables orgies ? »

Pendant ce temps, les Italiens de la division alpine, complètement abandonnés par les Allemands, continuent leur retraite à travers la steppe. En vain, Marras, l'attaché militaire, est-il retourné au Quartier Général de Hitler, pour intercéder en leur faveur.

« L'atmosphère de l'étrange village perdu dans les forêts lithuaniennes, où se trouve le poste de commandement du Führer, raconte notre officier, était, hier après-midi, — le 23 janvier 1943 —, tranquille et sereine comme à l'ordinaire. Les officiers jouaient au bridge et buvaient du vin du Rhin. Il y avait quatre heures que le Führer marchait de long en large, dans son bureau, exposant à quelques intimes les influences hébraïques sur la religion chrétienne. »

Ce dernier trait est-il assez typique ? Ce cours d'exégèse (?) de Hitler, au milieu de la tempête des événements, est-il assez grotesque ? Comme on comprend cette prédiction de Simoni :

« Devant un chef décidément déséquilibré et un peuple exaspéré, trois éléments s'opposent au jaillissement de l'étincelle : le sens de la discipline, inné chez tous les Allemands, l'obéissance aveugle du soldat, la force de la police. Ce peuple ira jusqu'au bout ! Il verra les Russes à Berlin et il l'aura voulu ! » (29 janvier).

Le 31 janvier, on apprend que Hitler a nommé maréchal, Paulus, abandonné par lui à Stalingrad. Dès le lendemain, le bruit court qu'il a dû se constituer prisonnier. La propagande de Gœbbels cherche désespérément à répandre la certitude que tous les défenseurs de Stalingrad sont morts plutôt que de se rendre. C'est une question d'orgueil national ! Mais la vérité perce quand même :

«*Mercredi 3 février* (1943). — Stalingrad est tombé... La ville (Berlin) est comme pétrifiée par la terreur plus encore peut-être que par la douleur. Personne dans les rues. Les gens peu nombreux que l'on rencontre filent en rasant les murs, comme s'ils avaient des assassins à leurs trousses. Et, cette fois, aucune malédiction à l'adresse de Hitler ou du nazisme, même pas à voix basse... Terrible et incorrigible peuple !... »

Tout le monde sait maintenant que Hitler n'avait nommé Paulus maréchal que pour l'inciter au suicide. Etait-ce par de tels procédés qu'il espérait retrouver la victoire ? En tout cas, les Allemands subissent défaite sur défaite. Ils reculent sur toute la ligne. Les généraux discutent avec Hitler, toujours sans résultat :

« *Dimanche 14 février* (1943). — Nous recueillons quelques échos des violentes discussions qui ont lieu au Quartier Général : quelques maréchaux auraient insisté auprès du Führer, pour que l'on engageât au plus tôt des négociations de paix. Mais Hitler est, plus que jamais, décidé à résister jusqu'au bout. Il faudrait le chasser, puis se débarrasser de Himmler ; sinon, ce dernier prendrait la succession et nous en serions au même point. »

Le document que nous avons ici très longuement cité mérite d'être retenu par l'histoire. Il s'arrête, dans la *Revue de Paris* d'août 1947, au mardi 2 mars 1943. Il y aura donc encore deux ans et deux mois d'agonie pour cette Allemagne déjà assaillie par les affres de la mort. Nous ne citerons, pour terminer, que ce croquis des dévastations opérées par les bombardements anglo-saxons :

« *Lundi 1er mars*. — Ce soir, très violente attaque aérienne sur Berlin. On a l'impression qu'un torrent de feu se répand dans la ville. Charlottenburg, Kurfürstendamm et Unter den Linden sont parmi les quartiers les plus atteints. Pendant une partie de la nuit, nous allons porter secours à plusieurs de nos collègues dont les maisons sont détruites ou menacées par le phosphore.

Mardi 2 mars (par erreur, il y a encore *lundi*). — Ce matin, la ville est d'une couleur de plomb, sous l'épaisse fumée qui la recouvre. Une pluie fine agglutine partout les cendres. Incendies, affreuse odeur de brûlé, bruit assourdissant des bombes à retardement qui éclatent à tout moment. La cathédrale Sainte-Hedwige (catholique) est complètement détruite, son dôme s'est volatilisé. Le ministère de l'Air est très sérieusement atteint. »

Après avoir lu tout cela, on reprend le mot du psalmiste et de Bossuet : *Et nunc reges, intelligite...*

VI

Dans son numéro de juillet 1947, consacré au *Sahara*, la revue *Grands Lacs* donne une étude, brève mais instructive, sur l'âme musulmane. Cette âme est à la fois relativement proche et cependant fort loin de l'âme chrétienne, et cela ne facilite que les contacts immédiats, mais non pas

les conversions en grand nombre. Les Sahariens on le sait déjà, sont tous des musulmans. Ils ont une âme commune, sincèrement croyante. Quelle que soit la ferveur ou la tiédeur de la pratique religieuse, tous, hommes, femmes et enfants, portent en eux la fierté de leur foi islamique.

En les abordant, en creusant ses relations avec eux, le missionnaire est amené à les classer très au-dessus des primitifs. Ils ont une très vieille civilisation, qui s'apparente à la religion patriarcale antique et à la religion chrétienne des premiers siècles. On trouve chez eux la politesse, l'obligeance, le sens du respect, la dignité de la tenue et du langage, une grande noblesse de port, une grande importance donnée à la courtoisie, aux attentions délicates, allant parfois jusqu'à l'obséquiosité envers ceux qu'ils veulent honorer ou flatter.

« Chez les musulmans de bonne éducation et de culture islamique développée, ces dispositions natives sont portées souvent à un degré raffiné ; on les retrouve chez tous les musulmans pieux et lettrés, aussi bien en tribu que dans la bourgeoisie urbaine.

Evidemment, on fera assaut de politesse et de finesse d'esprit, sans jamais se livrer. On ne se rejoint pas au fond, on reste à la surface. Mais les relations seront correctes, agréables souvent, tout en restant superficielles. Pourtant, le musulman est avide d'amitié. Il s'attache à qui lui montre de la considération et de la bienveillance. C'est par là qu'on peut l'atteindre. La charité du Christ est l'arme essentielle du missionnaire, là comme ailleurs. Les musulmans ont tous un sentiment profond de l'absolutisme divin.

« Allah est le maître, il tient les créatures en sa main ; elles ne peuvent que s'abandonner à sa volonté et accepter passivement le sort qu'il leur fait. Ni blasphèmes, ni révolte contre le Tout-Puissant ne s'échappent des lèvres musulmanes. Cette totale sujétion n'abolit pas en eux la confiance, car Allah est bon, clément et miséricordieux pour les Croyants. »

Le musulman est passionné de justice. Il regarde comme la suprême injustice le fait d'être impie, car c'est l'injustice à l'égard du Créateur. Mais après son horreur pour l'impiété, le musulman n'en a pas de plus grande que celle du *dhâlem*, l'homme qui viole le droit du prochain. Le musulman parle avec conviction de la loi morale. Cette loi, c'est tout simplement la loi naturelle et c'est aussi le Décalogue. Le musulman sait qu'en péchant, il offense Dieu, provoque sa justice et encourt ses châtiments. Il a surtout un grand respect de la famille. L'autorité du chef de famille est sacrée. La bénédiction des parents est le plus précieux des héritages et leur malédiction le plus grand des malheurs. Cette vénération s'étend aux représentants de la religion, même aux prêtres et aux religieuses du christianisme.

« L'Islam reflète et prolonge jusqu'à nous bien des aspects de la vie sociale des premières communautés chrétiennes d'Orient, notamment sa décence extérieure, son genre de civilisation, si bien que sur ce terrain la vie des musulmans n'est pas totalement étrangère à la nôtre. »

A nous de combler le fossé qui nous sépare d'eux, en leur faisant sentir la bonne odeur de Jésus-Christ, en éveillant chez eux le sens de l'amour et le goût de la perfection véritable.

VII

Il y aurait, dans ce numéro de *Grands Lacs*, de très jolies choses à cueillir, des mots de la sagesse arabe, des aventures au désert, des exemples de la bonne hospitalité des plus pauvres, en ces régions désertiques. Je me borne à une description de l'un des fléaux de la région d'Ouargla principalement, je veux dire : le scorpion.

Il s'agit ici de la variété *Australia*, la plus venimeuse. Cela ressemble à une jeune écrevisse, qui a jusqu'à 15 centimètres de longueur. La queue est brune, noirâtre, le reste du corps, jaune pâle. Il passe l'hiver engourdi dans les décombres. Aux premières chaleurs, ils apparaît. Tout le jour, il reste tapi sous une pierre, mais circule la nuit, surtout en été. Il court alors, avec la rapidité d'une souris, la queue dressée, longeant les murs. Il affectionne les vieux chiffons, la lumière l'attire et il se loge volontiers dans les couvertures. Que l'indigène oublie de les secouer avant de s'endormir, à la moindre pression, le scorpion le piquera. Au matin, on le trouve dans les endroits frais, sous la *guerba* (outre) pleine d'eau, sous les portes, au courant d'air, au fond des rigoles, dans le jardin, dans les racines et sous l'écorce du palmier. De quoi vit-il ? De peu de chose. On peut le garder vivant dans une bouteille plusieurs mois sans nourriture. Il est friand de termites ou fourmis ailées, dites fourmis blanches et se tient souvent à proximité des termitières.

Le scorpion lâche son venin, après avoir ramené son dard par dessus la tête et en l'enfonçant dans la chair d'un coup sec, d'une force étonnante. Le poison coule par deux étroits canaux de forme ovale, de part et d'autre de la pointe. La peau la plus rude, si épaisse soit-elle, comme autour du talon, est incapable d'y résister. Tout de suite, on ressent une douleur aiguë et qui ne trompe pas sur son origine, comme si l'on était piqué par une grosse épine de palmier. Le poison pénètre rapidement dans le sang et jusqu'aux extrémités du corps. On le sent monter et gagner tout le corps. — « Maintenant, il est au coude, à la hanche !... Oh ! ma tête ! Oh ! mon cœur ! » Il provoque une sueur froide, accompagnée de spasmes nerveux et d'une grande agitation. Après de plus fortes crises, vers la sixième heure et la quinzième heure, il commence à s'éliminer et disparaît au bout de 24 heures. Mais les cas mortels sont nombreux, même chez des hommes jeunes et pleins de force. On devrait croire qu'en raison du danger qu'il constitue, le scorpion devrait être ardemment pourchassé par les indigènes et mis à mort sans pitié, quand on le rencontre. Il n'en est rien. Les indigènes sont médusés par la frayeur, au point de ne pas songer à détruire l'adversaire. Ils ne le tuent que s'il a piqué, car ils croient alors que la victime ne mourra pas. Leur fatalisme habituel s'exprime en général par des phrases comme la suivante : « C'est Dieu qui le veut ainsi ! » Ou encore : « Seigneur ! Un scorpion ici !... Insulte à lui !... O Protecteur !... Comme il est noir !... »

On trouve cependant des indigènes qui se disent immunisés contre le scorpion et qui, sur les mar-